

La foi des laïcs Francesco Giorgi

En conclusion d'un débat sur le laïcisme auquel ont participé, dans *La Repubblica*, « des signatures qualifiées soit de laïcs, soit de catholiques, de croyants et de non-croyants », Eugenio Scalfari a publié un grand article, intitulé : *La foi des laïcs contre les nihilistes* **(1)**.

Quelle est cette foi ? C'est celle de l'*immanence*, que les laïcs (ou laïcistes) opposent à la « foi » dans le *néant* des nihilistes et à la foi dans la *transcendance* des croyants, des chrétiens et des catholiques.

La foi dans la transcendance — écrit en effet Scalfari — « est exactement le centre du problème. La crise de la modernité et la diffusion du nihilisme émanent en effet de l'affaiblissement progressif de la foi. La mort de Dieu avant d'être une proclamation est une constatation (...) En réalité, la mort de Dieu postule le dépérissement de la transcendance et donc de l'absolu ».

En souffrant (au sens junguien) d'une « Ombre » catholique, il échappe donc à Scalfari et aux laïcistes, que le Christianisme n'exige pas une « foi dans la transcendance », comme l'Hébraïsme et l'Islamisme (ceux-ci, effectivement, « monothéistes ») **(2)** mais exige bien, au nom d'un Dieu qui « s'est fait » homme, une foi bien différente et bien plus moderne que dans l'*immanence de la transcendance* ; ainsi échappe-t-il qu'au nom d'un Dieu *Un et Trin*, qui inclut, outre les Personnes du Père et du Fils, celle de l'*Esprit-Saint* (de « l'Esprit de vérité »), qu'il requiert aussi une foi qui ne serve pas à compenser (dogmatiquement) les présumées « limites de la connaissance » (*credo quia absurdum*), mais bien découle, comme force, justement de cette dernière **(3)**.

À la Samaritaine, Jésus dit en effet : « Crois-moi, femme ; le temps est venu où ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, vous n'adorerez le Père. Vous, vous adorez celui que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons celui que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais le temps vient, et même c'est ce temps-ci, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité » (**Jean 4**, 21-23).

Mais comment penser une « immanence de la transcendance » ? En pensant — comme enseigne (à sa façon) la psycho-dynamique — à la relation qui s'interpose entre la réalité consciente et celle inconsciente. Ce qui, à l'âme rationnelle ou affective (philosophique), se présente en termes « d'immanence-transcendance », se présente, en effet, à l'âme consciente (scientifique) en terme de « conscience-inconscience ». Au point de vue moderne, est donc immanent (manifeste) ce qui se trouve déjà dans le conscient (dans le je), tandis qu'est transcendant (occulte) ce qui se trouve encore dans l'inconscient (dans le non-je), et le processus au travers duquel tout ce qui, animiquement [en rapport à la vie de l'âme, *ndt*] inconscient (l'imagination, l'inspiration et l'intuition), est rendu progressivement conscient, coïncide avec ce à travers quoi tout ce qui est spirituellement transcendant (le Soi spirituel, l'Esprit de Vie et l'Homme-Esprit) est rendu progressivement immanent.

« Dans les profondeurs de l'âme humaine — affirme à ce sujet Steiner — l'univers, parce que spirituel, vient en aide au spirituel éternel au sein de l'être humain (...) La science de l'esprit est ici pour extraire de la sphère de l'inconscient et pour élever à la sphère du conscient cet élément directement connecté avec la nature humaine, avec l'éternel de la nature humaine. *La science de l'esprit veut être la manifestation de ce spirituel inconscient de la nature humaine* » **(4)**.

Il doit cependant être rappelé que, pour saisir la réalité vivante d'un tel processus, il faut disposer d'une pensée pareillement dynamique, et par cela même, différente de la pensée ordinaire en mesure d'accueillir seulement les « choses » singulières (et leurs rapports réciproques de cause-effet), en se déchirant entre dualismes et oppositions. « L'abstraction de l'intellect — remarque justement Hegel — est de s'emparer violemment d'une détermination, un effort pour obscurcir et éloigner la conscience de l'autre détermination qui se trouve là-bas » **(5)**.

« Je crois — écrit encore Scalfari — que le néant est l'ombre de Dieu et que le divin est partout, dans le brin d'herbe, dans la rose, dans le moineau, dans le lion, dans l'homme. En ceci j'ai foi ». Mais qu'en est-il d'une foi pareille lorsque le brin d'herbe, la rose, se fanent et que le moineau, le lion et l'homme, meurent ? Est-ce une foi qui s'allument toutes les fois que de tels êtres naissent pour s'éteindre toutes les fois qu'ils meurent, ou est-ce une fois qui perdure aussi quand le fil d'herbe, la rose, le moineau, le lion et l'homme ne se montrent plus aux sens ? Et si elle perdure, quels sont alors ses vrais objets : les éphémères « phénomènes » sensibles (les apparences) ou les durables « noumènes » extrasensibles (les essences) ?

« La matière, — dit à ce sujet Goethe — chacun l'a devant les yeux, le contenu, ne le trouve que celui qui a quelque chose à y ajouter et la forme est un secret pour le plus grand nombre » (6).

Le fait est qu'il ne suffit pas d'admettre, de façon absolument vague, que le « divin soit partout » ; on devrait aussi avoir la capacité de discerner les esprits qui le peuplent et les « lieux » privilégiés (dans la nature et chez l'homme) de leurs manifestations.

Que dirait-on, en effet, de quelqu'un, convaincu que la nature « soit partout », ne se donnât aucune peine de distinguer les champignons comestibles de ceux vénéneux ou les couleuvres des vipères, ou bien s'armât pour aller à la chasse à la baleine sur le Mont Everest ou des bouquetins sous les Tropiques ?

Goethe dit encore : « Je crois en Dieu ! » Ceci est une belle phrase, digne d'éloges ; mais reconnaître Dieu là où il se manifeste, et sous quelque aspect, c'est en réalité la béatitude sur la Terre » (7).

Une dernière considération d'un tout autre genre.

Si l'on regarde — écrit Scalfari — « à la blessure profonde qui s'est ouverte en Occident avec l'avènement du nihilisme », alors « le Vingtième siècle commence à la moitié du dix-neuvième et nous ne savons pas encore quand il s'achèvera ».

« En partant de 1845 — observe en effet Steiner — et en ajoutant 33 ans, on arrive à 1878, et ceci était à peu près l'année jusqu'à laquelle du temps était laissé à l'humanité pour pénétrer les idées qui s'étaient épanouies dans les années 1840-50. Dans l'évolution historique moderne il est extraordinairement important d'avoir présents à l'esprit les trois ou quatre décennies rappelées, parce que c'est justement sur celles-ci que l'homme doit atteindre une clarté maximale, à savoir qu'il doit devenir conscient du fait qu'entre 1840 et 1850 commencèrent à affluer dans l'humanité sous une forme abstraite ce qu'on appelle les idées libérales, et qu'à l'humanité, pour les saisir et les transformer il fut en réalité concédé du temps jusque vers 1880. La bourgeoisie était porteuse de ces idées, mais elle manqua l'occasion de les réaliser » (8).

Et pourquoi la manqua-t-elle ? C'est vite dit : parce qu'autant dans la bourgeoisie que dans le prolétariat, (9) prévalut, sous forme diverse, le matérialisme : à savoir, le précurseur ou meneur du nihilisme dont les actuels et laïcs adversaires de ce dernier — qui sait pourquoi — évitent presque toujours de mentionner.

Francesco Giorgi, Rome, 20 janvier 2005

Notes :

(1) *La Repubblica*, 2 janvier 2005.

(2) Il doit être signalé, pour l'amour de la vérité, que Scalfari effleure cette vérité là où il affirme : « Le Fils de l'Homme a modifié le Père et même L'a substitué. C'est peut-être justement de là que le vieux Dieu a commencé à mourir ».

(3) *Cfr. Le nihilisme*, 22 septembre 2004.

(4) R. Steiner : *Les manifestations de l'inconscient dans le vie de l'âme* dans *Anthroposofica* — revue mensuelle de science de l'esprit, Année XVII, n°4, 1962, p.113.

(5) G.W.F. Hegel : *Encyclopédie des sciences philosophiques* — Laterza, Rome-Bari 1989, p.108.

(6) J.W. Goethe : *Maximes et réflexions* — TEA, Rome 1988, p.84.

(7) *Ibid.*, pp.176-177.

- (8) R. Steiner : *L'étude des symptômes historiques* — Antroposofica, Milan 1961, pp.87-88.
- (9) Le *Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels est justement de 1848.